

Didier GUIMBAIL

Conférence donnée le 29 novembre 2007 au lycée Jean-Pierre Vernant dans le cadre des séances TICE du projet *Europe, Education, Ecole* : <http://www.coin-philo.net/projet-eee.europe08.tice.php>

UNITE EUROPEENNE ET DIVERSITE DES LANGUES

INTRODUCTION

L'objet de cette réflexion est d'interroger la relation entre la culture et la diversité des langues, en soulignant ce que ce thème a de particulièrement intéressant pour l'Europe, c'est à dire pour la pensée que les européens ont formé et forment toujours d'eux-mêmes.

En 2000, l'Union européenne a adopté une devise : « *Unie dans la diversité* ¹ » Ce point appelle plusieurs remarques. Une devise est tout d'abord un signe distinctif. Elle a pour fonction d'exprimer la spécificité d'un groupe. Ce faisant, elle prescrit aussi une règle de conduite. Les membres de l'Union affirment vouloir agir de telle sorte que leurs actions concrétisent leur identité. Une devise est donc à la fois l'énoncé de ce que l'on est et une déclaration engageant à des devoirs. En second lieu, nous voyons que la diversité est une valeur forte de l'Europe puisqu'elle est inscrite à son fronton, tout en notant aussitôt qu'elle est associée à une notion apparemment contraire : l'unité. Ce point est d'autant plus remarquable que l'adjectif « unie » est au féminin singulier quand il aurait pu être au masculin pluriel. Ceci renforce la volonté de constituer une union réelle. L'Europe ne souhaite pas se contenter d'être une diversité de peuples qui se réunissent en se tolérant mais elle désire être une. Toutefois, cette unité doit se faire dans la diversité ce qui exclut toute unification imposée par la contrainte. Il apparaît donc, d'entrée de jeu, que les européens entendent éviter deux écueils. Le premier consiste à n'être qu'un assemblage fondé sur une tolérance réciproque. Cette attitude resterait par trop négative. Nous nous supporterions faute de ne pouvoir nous séparer. La seconde correspond à une réalité politique que l'Europe n'a pas ignoré mais qu'elle a toujours fini par refuser : l'empire. Ceci posé, il faut se demander quelle place tient la diversité des langues dans cette logique difficile à concrétiser.

La diversité des langues est un fait mais quelle est sa signification, quelle valeur lui donner ? Qu'est-ce qui réunit les langues européennes ? Cette question est d'autant plus intéressante que nous savons déjà qu'il ne s'agit pas d'une langue. « L'européen » n'existe pas, toutes les langues des Etats membres sont présentes au Parlement de Strasbourg et l'emploi de l'anglais pour faciliter les échanges ne fait pas de lui la langue officielle de l'Europe. La nation anglaise est d'ailleurs fort loin de prétendre qu'elle unifierait la communauté ! De toute façon, la volonté exprimée par la devise interdit à un pays de prétendre incarner la totalité des nations.

Essayons de voir ce que la philosophie a de particulier à dire à l'égard de notre sujet. A cette fin, tournons-nous vers Aristote, qui a donné de l'unité des définitions éclairantes. « *Le plus souvent les choses sont appelées Unes parce qu'elles produisent quelque chose en commun, ou qu'elles la souffrent ou qu'elles la possèdent (ou parce qu'elles ont une unité relative et indirecte)* ²»

La première partie de la définition résume bien les efforts faits par les européens pour constituer des domaines qui les réunissent. La création d'un « marché commun » sur le plan économique, celle d'un droit communautaire se déclinant à travers différentes institutions, en font foi. Mais on aurait tort d'oublier les réalisations culturelles comme, justement, le projet « e-twinning ». Des lycées de langues différentes s'unissent pour mener à bien une réflexion qui se concrétisera par des rencontres et des textes. Le deuxième versant de la définition aristotélicienne éclaire les drames de l'Europe. Combien de guerres a-t-il fallu pour que les nations européennes songent à donner un tour positif à l'étroitesse de leurs relations ? Au 16^{ème} siècle, Erasme se désole de voir que des chrétiens se déchirent, précisément parce qu'ils sont chrétiens. Paradoxe suprême et douloureux : c'est l'appartenance de tous à une même religion qui cause leurs divisions ! Et comment ignorer que la construction européenne est née des horreurs de la seconde guerre mondiale ?

Aristote poursuit : « *Au sens primordial du mot les choses sont Unes quand leur substance est identique et Une.* ³» Le terme « substance » désigne littéralement ce qui « se tient en-dessous » C'est un support permanent qui subsiste à travers la variété des événements, autrement dit, un *fondement* commun. L'hypothèse que nous voudrions mettre à l'épreuve est la suivante : la culture peut-elle être considérée comme un élément substantiel de l'Europe ? Existe-t-il un concept de culture capable de contribuer à réaliser la devise « Unie dans la diversité » ?

Si tel est le cas, la culture serait un caractère commun à partir duquel serait pensable une unité non réductrice des différences constitutives de l'Europe et, au premier chef, de la diversité des langues. Or il faut d'emblée reconnaître que cette thèse ne va pas de soi. Les langues introduisent une discontinuité incontestable entre les peuples. Il suffit de passer une frontière pour en faire l'expérience. Or comment s'unifier sans continuité ? De plus, les langues expriment autant de cultures différentes. Comment passer du pluriel au singulier ? Unifier les cultures dans un concept général de culture risque de réduire celui-ci à n'être qu'une abstraction vague.

Nous dirons pourtant, au terme de cette introduction, que cet effort nous ramène au sens même de la démarche philosophique inaugurée par Platon. Définir les caractères communs permettant d'unifier une diversité sans la réduire, tout en l'empêchant de n'être qu'une juxtaposition d'éléments, c'est rechercher de ce que Platon nomme l'Idée. L'économie, le droit, la politique, malgré de nombreuses difficultés, font partie de l'Idée de l'Europe. Est-ce également vrai pour la culture ?

I LA SITUATION CONTRADICTOIRE DES PEUPLES EUROPEENS

Dans ses *Ecrits sur l'Abbé de St Pierre*, Rousseau constate la permanence en Europe de deux phénomènes opposés, au point que l'on peut parler d'une véritable contradiction interne à l'union. D'une part, Rousseau affirme l'existence d'une « *société réelle* » des peuples de l'Europe, profondément unis par « *une*

*même religion, par un même droit des gens, par les mœurs, par les lettres, par le commerce et par une sorte d'équilibre qui est l'effet nécessaire de tout cela, et qui, sans que personne songe en effet à le conserver, ne serait pourtant pas si facile à rompre que le pensent beaucoup de gens.*⁴ » Ce point distingue, selon lui, les européens des africains ou des asiatiques. De plus, les caractères d'ordre spirituel se développent sur la base de circonstances naturelles exceptionnellement favorables. Nul désert, aucune barrière montagneuse infranchissable mais des fleuves nombreux et navigables qui constituent des voies remarquables de communication. Ainsi, « *l'ordre politique de cette partie du monde est, à certains égards, l'ouvrage de la nature.* »⁵ » Cependant, alors que tout semble propice à créer la continuité dont toute union a besoin, les nations européennes offrent le spectacle navrant de « *dissensions perpétuelles* ». Meurtres, usurpations, guerres en tout genre troublent continuellement « *ce respectable séjour des sages* » au point que « *cette fraternité prétendue des peuples de l'Europe ne semble être qu'un nom de dérision, pour exprimer avec ironie leur mutuelle animosité* ».⁶ »

Rousseau identifie la cause de cette contradiction en mentionnant « *le mélange continu des intérêts* »⁷ que des siècles de relations ont tissé entre les souverains. Il faut se rappeler qu'intérêt vient « d'inter-esse » - être entre. Tout intérêt est donc un lien qui réunit au moins deux parties mais cette liaison est potentiellement conflictuelle dans la mesure où chacun entend se satisfaire aux dépens de l'autre. Telle est bien la situation des nations européennes qui sans cesse se querellent pour des questions de territoire, de richesse, de gloire. Nous retrouvons l'aspect négatif de l'unité qu'Aristote a souligné. Ce que nous avons en commun (désirer le même territoire par exemple) est la raison du désaccord. Cette analyse intéresse notre sujet dans la mesure où elle nous permet de constater que la diversité des langues ne tient aucune place dans le raisonnement de Rousseau dont on sait par ailleurs l'importance qu'il accorde à ce sujet⁸. Cette absence nous invite à réaliser que les difficultés du passage de la guerre (souffrance commune) à la paix (action commune) ne sont pas liées à la présence de langues différentes mais à l'inexistence d'institutions capables de régler par la raison les conflits d'intérêts afin qu'ils n'éclatent pas dans la guerre. L'Europe manque d'un droit politique, non d'une langue unique. Est-ce à dire que la diversité des langues soit une donnée indifférente, ou secondaire ? Ce serait contraire à l'esprit de la devise. Disons seulement que la réflexion de Rousseau nous enseigne d'emblée à ne pas surestimer l'importance de ce critère quand nous parlons des difficultés de l'union.

Un contemporain de Rousseau, David Hume, formule la définition suivante : « *l'Europe est à présent une image agrandie de ce dont la Grèce était autrefois la miniature.* » Hume songe en premier lieu à une filiation géographique : « *si nous considérons l'aspect du monde, l'Europe, parmi les quatre parties du monde, est la plus fragmentée par ses mers, ses rivières, ses montagnes, et la Grèce l'est aussi parmi tous les pays d'Europe.* »⁹ Le sens véritable de la comparaison est cependant d'ordre spirituel. Les nations européennes se conduisent entre elles à l'instar des cités grecques. Elles sont toutes jalouses de leur indépendance et, pour cette raison, belliqueuses, mais elles ne peuvent se passer les unes des autres. Une différence notable existe toutefois. La Grèce avait une unité linguistique, les européens n'en ont pas. La diversité européenne a donc une spécificité. Quel est le statut de la diversité des langues ?

II) LA QUESTION DES LANGUES

L'unité nationale

L'acuité de cette question tient au fait que les langues sont des expressions privilégiées des identités nationales. Les langues ne sont pas des productions culturelles parmi d'autres car elles signent le génie d'un peuple, l'originalité de sa manière de penser et concevoir le monde. Chacun naît dans une culture particulière. Naître n'est pas seulement pour l'être humain un phénomène naturel mais l'entrée dans un monde fait de valeurs et de symboles. La langue dite « maternelle » est justement ce dont l'individu fait l'apprentissage et ce qui l'introduit dans une société. Chacun est comme l'enfant d'une langue. L'idée de naissance se retrouve précisément dans la notion de nation qui vient du verbe « nascere » On ne s'étonnera donc pas de constater que de nombreux penseurs relient les questions nationale et linguistique. Ainsi, au 17^{ème} siècle, Leibniz écrit que : « *le lien de la langue des mœurs, unit les hommes d'une manière fort puissante, quoique invisible, et leur constitue comme une espèce de parenté.[..] toutes les histoires concordent pour dire que la nation et la langue ont prospéré d'ordinaire en même temps.* »¹⁰ Le grand linguiste allemand, Humboldt, reprend cette idée : « *la manière propre à un peuple de penser et de sentir, ces inflexions qui communiquent à la langue qu'il parle sa couleur et son caractère, tout cela agit sur cette langue dès les premiers pas qu'elle esquisse.* »¹¹ 317 Hegel, enfin, affirme que « *Parler dans sa langue est un des hauts moments de la culture. Un peuple s'appartient.* »¹²

Dans cette optique, Leibniz s'adresse à ses compatriotes pour qu'ils prennent enfin possession de leur propre langue. Il les invite à pratiquer assidûment l'allemand afin de lui ôter sa grossièreté : « *une langue maternelle bien entraînée stimule, à la manière d'un verre soigneusement poli, l'acuité de l'esprit en conférant à l'entendement une acuité lumineuse.* »¹³ La métaphore est remarquable au sens où elle montre la relation dynamique entre langue et pensée. Une langue n'est pas le reflet passif de l'esprit mais la façon dont l'activité intellectuelle se donne forme dans un vocabulaire étendu et des structures syntaxiques durables. Plus une langue est employée, plus elle devient capable d'effectuer un nombre varié et croissant d'opérations – analyser, synthétiser, abstraire, mais aussi raconter, poétiser.. Leibniz compare ces fonctions essentielles à la taille d'un verre qui devient toujours plus précis et performant, quel que soit l'usage pour lequel on le sollicite.

Mais ceci ne suffit pas. Il faut encore que l'allemand soit la langue de tous. Leibniz critique la coupure entre les lettrés et le reste de la nation. Les savants écrivent en latin ou en français ce qui a pour effet d'empêcher les progrès de la connaissance dans l'ensemble du peuple.

Nous voyons ici revenir le critère de la continuité. Les allemands ne peuvent pas former une « union des âmes » tant que leur langue reste confinée dans un usage utilitaire. Leibniz souligne que ce clivage est dommageable pour tous. « *Notre nation reste comme enveloppée dans un sombre nuage, et non seulement la nation, mais encore ceux qui possèdent un esprit exceptionnellement pénétrant et qui, ne trouvant pas sur place ce qu'ils cherchent, vont le chercher dans les livres écrits par des Italiens et des Français, ce qui les conduit à éprouver comme un dégoût des écrits allemands et à n'aimer et n'estimer que l'étranger, incapables même de croire que notre langue et notre peuple soient susceptibles d'un sort meilleur.* »¹⁴

On le voit, si le peuple est maintenu dans une inculture grossière, les lettrés se pénalisent en ne s'exprimant pas dans leur langue natale. On ne peut vivre bien en éprouvant une honte de soi. Leibniz demande ainsi que l'on prenne une série de mesures : il faut sauver de l'oubli les mots dont l'usage décline, naturaliser les mots étrangers, forger d'après des racines allemandes les mots nouveaux dont les sciences ont besoin. Leibniz demande que l'on n'imites pas par principe le latin et le français tout en reconnaissant quand même l'importance de l'usage. Il ne s'agit pas de faire la chasse à tous les mots d'origine latine.

Si la métaphore du verre optique souligne la nécessité de la parole, il est non moins essentiel qu'une langue soit écrite et donne lieu à des œuvres à travers lesquelles une conscience nationale pourra également se former. Le Rider le souligne dans un colloque consacré à *L'identité littéraire de l'Europe* : « *les intellectuels hongrois, roumains, polonais, tchèques, serbes, croates, slovènes, etc...forgent au contact des textes de Herder la conviction qu'il n'y a pas d'amour de la patrie sans amour de la langue maternelle et que le poète populaire et le poeta doctus sont les vrais pères de la nation, bien plus que les princes et les têtes couronnées, qui se moquent des frontières linguistiques et des aires culturelles pour ne reconnaître que les territoires dynastiques. [...] C'est l'écrivain et non le prince qui est l'interprète de l'identité nationale.* ¹⁵»

Ce point met bien en lumière la différence entre les dimensions politique et culturelle. Les « têtes couronnées » concluent des alliances et des traités, par le jeu notamment des mariages, sans se soucier de la spécificité des peuples ainsi réunis ou séparés. Mais l'émergence progressive d'un sentiment national incite à contester les partages politiques au nom des particularités culturelles. Dès lors, les nations qui revendiquent leur identité sur la scène tourmentée de l'histoire doivent impérativement produire des œuvres manifestant leur originalité. Le roman et la poésie jouent un rôle essentiel dans la mesure ils sont plus accessibles à la majorité des personnes qu'un traité de philosophie. Des personnages de fiction peuvent symboliser les facettes de l'esprit d'un peuple, des poèmes résumer avec force son identité. Que l'on songe au statut, en France, de Molière ou de Victor Hugo. Platon disait déjà d'Homère qu'il avait été « l'instituteur de la Grèce¹⁶ ».

En définitive, la réflexion sur les langues nationales, qui est extrêmement présente au 18^{ème} siècle, trouve dans la pensée de Herder une de ses expressions privilégiées. Pourquoi les intellectuels d'Europe centrale ont-ils été si marqués par sa pensée ? Dans une Allemagne où la conscience nationale est de plus en plus vive, sans avoir encore atteint la forme d'un Etat, Herder se dresse contre l'hégémonie culturelle française et se livre à un plaidoyer en faveur de la diversité linguistique. La langue est définie comme « *la chambre au trésor* » ou le « *jardin* » d'un peuple. Ces deux métaphores embrassent les deux sens du mot culture. La première met l'accent sur la dimension de la conservation. Cultiver signifie étymologiquement entretenir avec soin, préserver. Le 18^{ème} siècle voit se développer l'intérêt pour les poésies populaires, les mythes et les légendes dans lesquelles une nation a déposé les premières expressions de son identité. Il s'agit de retrouver le lien qui unit le présent au passé dans une continuité historique dont la langue a gardé la mémoire. L'image du jardin donne à la culture un aspect plus dynamique. Le trésor à conserver est aussi une potentialité à développer. Il faut préserver pour transmettre – c'est le sens du mot tradition – mais de telle sorte que la permanence devienne la possibilité d'un enrichissement progressif. Deux écueils sont donc à éviter. La négation ou l'oubli du passé qui

condamne la nation à ne pas avoir d'assises et l'enterrement dans le passé qui la voue à stagner. Herder ne refuse pas le mouvement de l'histoire mais il nie l'idée d'un cours unique qui conduirait l'ensemble des cultures européennes à devoir s'aligner sur la culture française. Chaque langue est le développement d'un germe singulier, unique, inaccessible à l'analyse savante ou rationnelle, ce qui la rend comparable à l'âme d'un individu. On ne peut véritablement la connaître par des idées – toujours trop générales ou abstraites – mais seulement sur la base d'une communauté affective et par un acte d'intuition. Une langue doit donc être vécue de l'intérieur d'une culture pour être véritablement saisissable. Si Herder se livre ainsi à un plaidoyer vigoureux en faveur de la diversité linguistique, il est soucieux toutefois de ne pas briser le lien entre les langues elles-mêmes. Sa philosophie de l'histoire soutient la thèse métaphysique d'un principe de compensation qui fait régner entre les langues une sorte d'harmonie universelle. Mais à la différence de Leibniz, Herder affirme que notre raison ne peut pas le démontrer. La finitude de notre condition nous l'interdit. La diversité des langues dévoile donc le tableau d'un ensemble de cultures qui se limitent réciproquement et doivent accepter leur condition.¹⁷

La réflexion de Herder montre la relation entre la question des langues et une pensée de l'histoire. Ce nouveau point est capital car l'histoire n'est pas un processus pacifique. Les questions linguistiques reçoivent ainsi une tonalité politique.

La concurrence entre les langues ou la politisation du culturel

Une métaphore de Leibniz nous met sur la voie : « *les langues sont les lettres de change de l'entendement.*¹⁸ » Une lettre de change était un document jugé suffisamment fiable pour être échangé contre de l'argent lorsque l'on arrivait dans une nouvelle ville. Le sens de l'image est clair : chaque peuple, s'il veut compter dans le concert des nations, doit avoir une langue jugée suffisamment crédible par les autres sans quoi elle n'aura pas cours. Il est donc indispensable de faire valoir sa langue, c'est à dire sa culture, son point de vue sur le réel. Cette nécessité fait courir le risque d'une surenchère entre les nations

Leibniz nous donne l'exemple intéressant d'un philosophe dont la pensée est, à ce sujet, habitée par une double exigence. S'il est incontestablement préoccupé par le souci de créer les conditions de la paix entre les européens, il ne l'est pas moins par celui de montrer que la langue allemande possède une supériorité méconnue. La recherche de l'origine des langues conduit à les hiérarchiser selon leur antiquité et leur pureté ce qui conduit à rechercher des signes permettant de conclure à la supériorité d'une langue sur les autres. La passion de Leibniz pour les étymologies où se déchiffrent l'histoire des langues et des peuples, de leurs migrations, de leurs filiations, aboutit à établir que l'allemand est une des langues les plus proches de la Révélation. Marc Crépon a montré comment Leibniz désacralise la position de l'hébreu au profit d'une triade comprenant les Germains, les Latins et les Grecs, eux-mêmes issus de la langue scythique. Crépon relève alors les traces d'une « celtomanie » qui conduit Leibniz à affirmer que la nation celte est la plus proche de celle des Scythes et à montrer que l'allemand est, des trois langues retenues, celle qui a conservé le lien le plus étroit avec elle.¹⁹ L'allemand est ainsi loué pour la continuité de son développement quand les autres langues se formeraient par ajouts contingents. Il aurait la capacité à mieux dire le réel compte tenu de l'importance des métiers : « *aucun peuple n'a cultivé avec plus de soin, depuis de nombreux*

siècles, les arts concrets et mécaniques au point que les Turcs eux-mêmes, dans les mines de Grèce et d'Asie mineure désignent les métaux par des noms germaniques ²⁰» L'esprit serait par là prévenu contre la tendance à s'égarer dans le verbalisme ou dans des fictions, bref, à former des idées confuses. De plus, l'origine sensible des mots manifeste le lien étroit entre cette langue et la vie du peuple. Il en ressort inéluctablement que la culture allemande a une valeur éminente. Son unité est profonde, substantielle, ce qui rend sa situation historique encore plus scandaleuse.

Ainsi s'esquisse une position promise à un grand avenir : le messianisme, qui estime qu'un peuple est particulièrement qualifié pour mener à bien une mission historique visant à réunir tous les autres dans une concorde solide. Chez Leibniz, le souci prédominant est de nature religieuse. Il faut unifier les peuples chrétiens d'Europe et l'allemand est apte à montrer la voie à suivre depuis que Luther a traduit la Bible en écartant toutes les confusions possibles quant au sens de son message.²¹ Nous voyons ainsi qu'il existe une tension interne à la pensée leibnizienne entre le souci d'unir toutes les langues dans une harmonie universelle, de prouver l'unité de l'esprit, de favoriser la paix entre les nations par le christianisme et l'affirmation de la supériorité de l'allemand qui devient la langue de la nation capable de mener à bien cette mission.

La réflexion sur la diversité des langues a donc des enjeux non seulement linguistiques mais politiques, religieux, historiques. Il s'agit, pour certains, de faire valoir la supériorité de leur nation. Leibniz ne développe pas de pensées agressives mais on ne s'étonnera pas de constater que l'unité européenne puisse buter sur le sentiment nationaliste. Dans des cours intitulés, *L'Europe, Genèse d'une civilisation*, Lucien Febvre écrit les lignes suivantes : « *Les mots « nations » « nationalités » sont dans l'histoire de l'Europe des « produits explosifs, des produits dangereux » [...] « la nation c'est le récif, c'est le rocher sur lequel vient sombrer la nef des espérances européennes.* ²²» Febvre souligne le fait que le développement de l'idéologie nationale à la fin du 18^{ème} siècle s'oppose à l'idéologie européenne dont le cosmopolitisme était la marque. L'Europe désignait la communauté des esprits cultivés dont Fénelon, Montesquieu ou Voltaire sont les symboles. Ce cosmopolitisme éclairé, caractérisé par l'usage du français et l'adoption des mœurs françaises en matière d'architecture, de cuisine, de modes vestimentaires vient buter sur l'existence toujours plus affirmée de particularités nationales. Quelle en est la raison ? Si « Europe » est synonyme de République universelle des esprits, « Nation » est, selon L. Febvre, un mot « tout en profondeur ». L'appartenance nationale est une réalité à laquelle on ne peut échapper, elle façonne l'individualité. La nation n'est pas fait d'individus mais de groupes constitués en fonction des nécessités objectives de l'existence : la famille, les métiers, les écoles, les corps de l'Etat. L'individu est d'emblée inclus dans des sphères d'appartenance que relie une dimension spirituelle, une âme commune ou « *la conscience d'une communauté d'origine (naître), de traditions culturelles et d'intérêts, acceptés, voulus, comme conditions de la vocation personnelle de chacun des nationaux.* ²³ » Ceci implique la position de buts à poursuivre, dont la réalisation est le moyen de parfaire l'unité. On parle de nationalisme quand ces désirs prennent des formes exacerbées. Or les nationalités « *ne sont pas des personnes raisonnables. Ce sont des passionnées, des frénétiques, qui crient, qui pleurent, qui appellent, qui protestent, qui aiment et qui haïssent. Allez donc les maintenir sur le plateau de la balance. Et elles sont armées par dessus le marché. Elles se manifestent au temps de la conscription, de sorte que le système nouveau, bien vite, change de*

nom.²⁴» L'émergence des nations, celles-là mêmes que les princes avaient tendance à négliger dans leurs affaires dynastiques, marque l'intervention massive du politique dans le culturel. La langue devient un enjeu considérable.

Le romantisme allemand nous en donne un bon exemple. Norbert Elias a montré le sens et l'importance pour l'Allemagne de la différence entre culture et civilisation. Quand la civilisation concerne les manières d'être extérieures, la culture s'adresse à l'intériorité de l'individu et concerne des « données intellectuelles, artistiques, religieuses. »²⁵ Les recherches menées par les frères Schlegel dans les années 1800, alors que leur pays subit l'occupation napoléonienne, font de l'allemand l'idiome le plus proche du sanscrit, que l'on considère comme la langue primitive. A la celtomanie succède une indomanie. L'Inde est présentée comme le pays dont les mœurs, la religion et surtout la langue n'ont pas été altérées. Mais cette vision apparemment objective est sous-tendue par une métaphysique de l'origine, hostile à la pensée kantienne, laquelle limitait le pouvoir de connaître au domaine de l'expérience possible. L'origine ne peut, chez Kant, qu'être l'objet de conjectures, comme en témoigne sa méditation sur l'histoire. A. Schlegel estime, au contraire, que l'enquête généalogique et géographique l'autorise à affirmer que l'étude du sanscrit permet de constituer un axe germano-indien, appelé à servir de référence en matière de pureté linguistique et culturelle. Sa théorie oppose les langues à inflexions et à affixes : les premières ont en elles-mêmes leur principe de développement car elles sont originaires alors que les secondes se sont développées au hasard des circonstances. Nous retrouvons la distinction entre ce qui possède une unité réelle ou organique face à ce qui n'a qu'une unité factice ou mécanique, acquise par agrégat. On ne s'étonnera pas de voir que F. Schlegel y range les langues latines et au premier rangs d'entre elles le français. Ce primat de la langue entraîne des considérations sur l'histoire : « *le principe à partir duquel l'histoire peut commencer, sur lequel elle peut être fondée et grâce auquel la généalogie des nations peut être produite est la langue. [...] elle est pour ainsi dire l'absolu de l'histoire.* »²⁶ Cette dernière affirmation est particulièrement forte. Si la langue est le principe premier, inconditionné, qui commande le déroulement de l'histoire, ne va-t-on pas aboutir à fragmenter celle-ci en autant de cultures dont la racine ne serait pas commune ? L'unité de l'esprit, que Leibniz maintient résolument malgré son éloge de l'allemand, devient une chimère. Faire de la langue un absolu, c'est affirmer la diversité mais risquer de perdre la possibilité de l'unification des langues en tant que réalisations variées d'un même esprit. C'est en tout cas adopter une vision hiérarchique des cultures où la pureté linguistique supposée s'associe volontiers à une pureté de provenance. Il ne faut pas alors s'étonner que certains idéologues comme Jahn aient basculé, à la même époque, dans un discours haineux dont le fondement est la notion de « Volkstum » que l'on rend habituellement par « *caractère national* » mais qui contient des connotations raciales en unissant des déterminations intellectuelles et physiologiques. Fonder l'esprit sur la nature c'est nier sa liberté et ouvrir la porte au racisme²⁷.

Ce dernier point doit évidemment nous alerter. La diversité, si elle est mal pensée, devient le prétexte à affirmer l'incommunicabilité des groupes humains. Cette idée se présente parfois sous un jour qu'elle voudrait acceptable. Il s'agirait en somme que chacun reste chez soi, dans sa culture, mais le principe même de la séparation est porteur d'une violence qui conduit les particularités à s'affronter.

Au terme de cette partie, il apparaît que la diversité des langues est un phénomène essentiel mais porteur de conflits si la langue est sacralisée au nom de la pureté de l'identité nationale et culturelle. Il est donc nécessaire de montrer comment un concept de culture rationnellement pensé permet d'unifier le divers sans le perdre.

III) LE CONCEPT DE CULTURE

La relativisation de la langue

La pensée européenne a su élaborer le concept de la culture en ne réduisant pas celle-ci à un ensemble de mœurs et de traditions propres à chaque communauté mais en la concevant comme un processus résultant des relations entre les nations. Ceci implique d'abord une désacralisation du statut des langues.

La philosophie hégélienne donne l'exemple d'une pensée attachée à la diversité linguistique sans pour autant lui conférer une valeur absolue. La langue est un moyen essentiel de la réalisation de l'esprit. L'intelligence commence à s'approprier le réel sensible par l'intermédiaire du langage et cet effort d'abstraction est indispensable à un début de maîtrise du réel. La chose sensible est métamorphosée en un signe qui ne lui ressemble pas mais permet de la désigner et de la classer. Hegel souligne l'importance des noms car ils libèrent la pensée, mieux que les autres formes de rapport au réel. Le nom « lion » n'est pas une intuition sensible de l'animal, ni une image, mais un son articulé dont la signification nous est donnée par d'autres signes de la même langue²⁸. L'importance accordée à la valeur abstraite du signe linguistique conduit Hegel à dévaloriser les conceptions qui voient dans la relation au sensible le critère de la qualité d'une langue²⁹. Si certains mots conservent dans leur sonorité une ressemblance avec ce qu'il signifient, il faut y voir seulement le commencement empirique du langage et non l'expression de son achèvement. Le signe créé, le mot, permet au contraire à l'esprit de se déterminer plus librement tout en ordonnant le sensible grâce à des noms communs qui définissent des genres. Plus encore, Hegel ne raisonne pas en termes de pureté originaire. L'origine n'est jamais que le balbutiement de l'esprit, lequel se concrétise en se développant et en se ramifiant. Ce point suffirait déjà à écarter Hegel des aspirations romantiques mais la différence ne s'arrête pas là. Hegel soutient que les langues, pour indispensables qu'elles soient, ne peuvent à elles seules définir une identité nationale. Une nation se constitue par l'intermédiaire d'une organisation du travail et des techniques, au sein d'une vie éthique, qui inclut la dimension de la famille, de la société civile, et à son sommet, celle de l'État. La dimension politique est capitale. L'État est la forme achevée de la vie d'une nation puisqu'il lui procure une souveraineté en la dotant des moyens concrets de son indépendance. Sans État, un peuple ne peut véritablement valoir sur la scène de l'histoire mondiale, il est condamné à subir les volontés politiques des autres peuples

Hegel s'inscrit donc en faux contre toutes les tentatives du genre de celles de Schlegel. Aucune langue n'est un absolu ou la manifestation unique de l'esprit. La diversité est donc pensable en termes d'échange à l'intérieur d'un monde commun. Encore faut-il être animé par un désir de connaissance.

Connaissance de l'altérité et concrétisation de l'unité

La reprise par Humboldt du thème romantique de l'indomanie est éclairante. La relation à l'Inde n'est féconde que dans la mesure où elle est animée par une « *soif de savoir* »³⁰ L'altérité n'est ni à ignorer ni à célébrer pour elle-même mais à connaître. Ce savoir modifie positivement notre identité lui apportant de nouvelles déterminations³¹. On assiste alors à un double mouvement simultané d'extension et de compréhension. Plus le domaine des idées s'étend par la connaissance des autres langues, plus les hommes vérifient leur unité intrinsèque en sondant « *les voies multiples qui mettent l'homme en intimité avec lui.* » Dès lors, une autre vision de l'histoire est possible, qui ne soit pas tournée pas vers une pureté primordiale mais qui saisisse l'unité originaire de l'esprit comme la condition de possibilité de l'existence de la diversité et cette dernière comme la concrétisation – et non l'affaiblissement– de cette origine spirituelle.

Humboldt transpose le souci leibnizien de la continuité linguistique au niveau de la relation entre les langues, en parlant d'une « *chaîne* » qu'il importe de maintenir vivante. Or il est manifeste que ce lien n'est pas une langue particulière mais un acte de l'esprit, que tout homme peut faire si son éducation lui en a donné les moyens et qui consiste justement à apprendre d'autres langues. La réflexion de Humboldt est capitale car elle permet de saisir les deux sens du mot culture : la préservation et l'enrichissement mutuel des savoirs : « *tant que cette chaîne qui associe les une aux autres les pensées, et pour une grande part également les sensibilités des nations, n'est pas rompue par des bouleversements violents, l'élément ancien ne se perd jamais, tout en recevant sans cesse un nouvel accroissement et une telle progression ne connaît pas plus de limite que la pensée et la sensibilité elle-même.* »³² Le propos de Humboldt ne concerne pas d'ailleurs spécialement l'Europe. La continuité à entretenir et à faire croître, en un mot, à cultiver, doit se développer à l'échelle du genre humain. L'important est d'abord de comprendre qu'il faut résister à la tentation de s'enfermer dans le culte d'une origine magnifiée, d'une pureté supposée.

Cette conception de la culture appartient bien au patrimoine européen. Dans l'essai intitulé *De la Naissance et du Progrès des Arts et des Sciences*, Hume oppose classiquement l'Europe et l'Asie. La Chine est présentée comme un continent possédant « *une possibilité très considérable de politesse et de science* » mais qu'elle n'a pas actualisée. Hume donne trois raisons étroitement solidaires. La Chine est un empire « *parlant une seule langue, régi par une même législation et pratiquant la même manière de vivre* »³³.

Nous avons vu qu'une pensée dogmatique de la diversité aboutissait à briser l'unité de l'esprit. Nous découvrons ici l'écueil symétrique. Un empire est un régime politique qui unifie par la contrainte. Il n'est pas secondaire de rappeler que la critique de la volonté impériale anime de très grands penseurs européens. Outre Hume, on peut nommer Rousseau, Kant ou Hegel. La triple unité - politique, sociale et linguistique – qui caractérise la Chine, parce qu'elle manifeste le triomphe exclusif de la conservation sur l'accroissement par l'échange, ampute la notion de culture d'une de ses déterminations. Il en résulte une stagnation, non imputable à un « esprit chinois » qui serait incapable d'évoluer mais à des circonstances historiques donc potentiellement modifiables. Certes, l'Europe a connu le monolinguisme avec le latin qui fut la langue de l'Eglise et des lettrés. Mais il faut quand même noter que l'essor des Etats fit

émerger lentement et progresser irrésistiblement les langues vernaculaires qui devinrent des langues écrites donc aptes à réglementer la vie publique à travers les textes de loi. Un tel mouvement est repérable dès le Moyen Age entre le 12^{ème} et le 14^{ème} siècles.³⁴

Hume précise sa pensée en soutenant que : « *Rien n'est plus favorable à la naissance de la politesse et de la culture qu'un certain nombre d'Etats voisins et indépendants, liés entre eux par des relations commerciales et politiques.*³⁵ » La culture vit donc d'échanges qui n'excluent pas les tensions. La concurrence, la rivalité, la jalousie sont des stimulations puissantes. Leur moralité peut être mise en doute mais elles produisent aussi des effets bénéfiques au sens où elles entraînent les nations à développer leurs capacités. Hume voit deux bénéfices à cette situation. La diversité des Etats empêche la constitution d'une monarchie universelle et l'émulation conduit à développer la liberté de pensée et d'examiner qui préviennent contre l'abus d'autorité en matière intellectuelle. Si les idées de Confucius purent s'imposer sans résistance à la faveur du système impérial, un penseur ou un artiste européen ne peut produire une œuvre importante sans susciter des controverses qui affinent les esprits et les lance dans de nouvelles directions : « *Là où un certain nombre d'Etats voisins ont un grand courant d'échanges artistiques et commerciaux, leur jalousie réciproque les empêche d'accepter trop facilement la loi des uns et des autres, en matière de goût et de raisonnement, et les fait examiner chaque œuvre d'art avec le soin et l'exactitude les plus grands. La contagion de l'opinion populaire ne s'étend pas si aisément d'un endroit à un autre.* »³⁶.

Sur ce point également, on peut dire que ce mouvement de liaison et de différenciation, voire d'opposition, vient de loin. J. Le Goff souligne que l'essor universitaire fut lié à l'existence de centres urbains indépendants et reliés. Salamanque, Montpellier, Bologne, Cologne, Paris, Prague, Oxford etc...constituèrent autant de lieux de savoir distincts qui pratiquaient l'échange des professeurs et des étudiants : « *Dans la chrétienté du 13^{ème}, pourtant habituée par l'Eglise à l'internationalisme, les universités frappaient par le fait qu'elles firent des maîtres et des étudiants des itinérants allant chercher le savoir à l'étranger et passant volontiers d'un pays à l'autre suivant la mode ou la réputation d'une université ou d'un maître.*³⁷ » Le Goff signale ainsi que les maîtres parisiens les plus célèbres furent un allemand, Albert le Grand, et deux italiens, Thomas d'Aquin et Bonaventure. Enfin, il n'est pas interdit de voir dans le Moyen Age les prémices de l'harmonisation des diplômes européens. La « *licentia ubique docendi* », que certaines universités délivraient en fonction d'un droit reconnu par le pape, donnait l'autorisation d'enseigner partout, ce qui fit naître, avec le doctorat, une « Europe de professeurs »

Il en ressort que le domaine culturel a sa spécificité que le politique doit reconnaître et préserver. Le concept de culture, ainsi produit et affirmé comme étant le seul profitable à la liberté politique et au développement des sciences et des arts, procède d'une dépolitisation du culturel. Seuls des Etats qui libèrent la possibilité de la culture sont à même de s'unir dans la diversité.

CONCLUSION

Dans ses cours sur l'Europe, Lucien Febvre s'interroge continûment sur « la série successive des incarnations européennes » et ceci le conduit à se demander si leur vérité ne réside pas dans un « destin d'étiquette sans contenu », sans substance. L'Europe n'est, peut-être, en définitive, qu'un « nom flottant »³⁸ Cette

inquiétude, pour ne pas dire cette angoisse, était certes liée au moment critique où ces leçons furent professées mais il est clair que nous les partageons encore. Sans même souligner les « non » français et néerlandais au projet de constitution, il y a d'autres signes, plus discrets, mais d'autant plus significatifs qu'ils viennent de personnalités politiques dont l'engagement européen est reconnu ³⁹.

Les vues béates ne sont donc pas de mise. Aristote ajoute à ses réflexions sur l'unité que celle-ci est réelle quand elle forme un tout organisé, comme celui d'un organisme vivant qui unifie en permanence la diversité de ses parties. Les conflits d'intérêts entre Etats, les débats sur la teneur même du projet européen, montrent à loisir que l'Europe ne possède pas l'unité concrète qui permet à un être de bien réaliser ses buts. Nous doutons de la viabilité de notre devise. Il s'agit pourtant de « produire quelque chose en commun » pour éviter les violences.

La question européenne nous ramène ainsi à l'une des questions qui, selon Kant, concentre l'intérêt de la raison et donc de la philosophie : Que m'est-il permis d'espérer ⁴⁰?

A ce sujet, nous aimerions avoir montré que la diversité des langues n'est pas un obstacle à l'unité. Si elle introduit une discontinuité bien réelle entre les pays, elle est à la fois à conserver comme le signe de la vitalité de la culture européenne et à surmonter dans des échanges, des traductions. L'intraduisible est justement la preuve que les différences se maintiennent sans que cela n'empêche une compréhension satisfaisante du sens, sa transmission voire même son enrichissement. Il faut reconnaître un droit des sociétés à échanger et à rivaliser sans être bornées par un pouvoir qui unifierait les relations au point de supprimer le jeu induit par la diversité. Inversement, les menées nationalistes, qui font de la différence un principe intangible de séparation et de hiérarchie menant à des entreprises de domination, doivent être rappelées aux bienfaits d'une unification par une culture commune. La concrétisation de l'unité passe par le développement d'un esprit que Hume appelle « politesse » et qu'on peut aussi nommer « courtoisie », en référence à une étude sur l'importance du roman de cour dans la définition d'une identité littéraire européenne. « *Courtoisie est une ouverture d'esprit, une curiosité qui veut établir une communication avec l'étranger sans vouloir se l'approprier. La courtoisie laisse à l'autre, à l'étranger, toute sa liberté. C'est une disposition où se mêle désir de communication et respect devant l'incommunicable.* ⁴¹ » Cette éthique de la communication est bien plus qu'une simple tolérance de la diversité mais une condition de l'épanouissement de la « soif de savoir » chère à Humboldt.

L'Idée de culture, philosophiquement pensée, nous apprend ainsi qu'unifier, au vrai sens du terme, ne signifie pas uniformiser et que si la culture est une substance commune, elle vit à travers la diversité qu'elle engendre et relie.

Didier Guimbail

¹ Cette devise apparaît en 2000 avant d'être inscrite officiellement dans le projet de traité établissant une constitution pour l'Europe.

-
- ² *Métaphysique* Livre Δ, chapitre 6, 1016B, p.176. Agora, Pocket
- ³ ibid
- ⁴ *Ecrits sur l'Abbé de Saint-Pierre*, dans *Œuvres Complètes*, Pléiade tome III, pp.565 et 567
- ⁵ p. 570
- ⁶ pp.567, 568
- ⁷ p. 567
- ⁸ dans *l'Essai sur l'origine des langues* et la première partie du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*.
- ⁹ *De la naissance et du progrès des arts et des sciences*. pp. 84 et 86 dans *Essais Esthétiques* GF.
- ¹⁰ *Exhortation à l'adresse des Allemands d'avoir à mieux exercer leur entendement et leur langue, accompagnée de la proposition d'une société pour l'appartenance allemande*. Texte cité par M. Crépon dans *Les Géographies de l'esprit* ;Payot p. 125
- ¹¹ cf Crépon p. 317
- ¹² *Notes et Fragments*, n°57 p. 74. Aubier
- ¹³ *Exhortation à l'adresse des Allemands..* Crépon op cit p. 127
- ¹⁴ ibid p. 128
- ¹⁵ *L'identité littéraire de l'Europe*, sous la direction de M. Fumaroli. Puf pp. 65-66
- ¹⁶ *République* livre X 606e, les Belles Lettres
- ¹⁷ Sur l'ensemble de ces thèmes, on se reportera à l'analyse de M. Crépon, op cit, pp. 131 à 146.
- ¹⁸ *Considérations sur la culture et la perfection de la langue allemande*. Texte cité par M. Crépon, op cit p. 215
- ¹⁹ Crépon p. 199-200. Sur les étymologies, lire les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, livre III, chapitre II. GF
- ²⁰ Texte cité par Y. Belaval dans *Leibniz et la langue allemande* p.28 29 dans *Etudes leibniziennes* Tel Gallimard
- ²¹ M. Crépon analyse le prolongement de ces thèmes chez Fichte (*4^{ème} et 5^{ème} Discours à la Nation allemande.*) Le contenu du propos est différent, il s'agit alors d'unir le pratique – la volonté – et le théorique – la raison – mais le style de la démarche est semblable.
- ²² Editions Perrin, pp. 278 et 243
- ²³ ibid p.271
- ²⁴ p. 274
- ²⁵ *La civilisation des mœurs*, p. 13 Agora, Calmann-Lévy
- ²⁶ *Leçons sur l'histoire universelle* : texte cité par M. Crépon p. 235
- ²⁷ Les nazis reprendront les thèses de Jahn. Cf Crépon, pp.154-155
- ²⁸ *Philosophie de l'esprit*, Vrin, trad Bourgeois. § 462, p. 261
- ²⁹ ibid p. 255
- ³⁰ *Sur le caractère national des langues*. Texte cité par Crépon p. 323
- ³¹ *L'interaction de singularités différemment organisées confère à la pensée des formes nouvelles qu'il s'agit de transmettre aux générations ultérieures ; la force et le champ des idées croissent de concert et deviennent la propriété commune de chacun, pour peu qu'il ne se dérobe pas à l'effort de s'y frayer accès*. Ibid p. 324
- ³² p. 324
- ³³ dans *Essais Esthétiques*, p. 85 GF
- ³⁴ Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Age ?* p 177–181 Seuil
- ³⁵ *De la naissance et du progrès..* p. 82
- ³⁶ ibid p. 83.
- ³⁷ Le Goff, op cit p. 181
- ³⁸ op cit pp.130 et 279 Rappelons que les cours de L. Febvre datent de 1944-1945. Il commença à les donner au collège de France alors que les Allemands occupaient encore Strasbourg.

³⁹ Dans un entretien au journal *Le Monde* (2-3 décembre 07), le député européen J.L. Bourlanges annonce qu'il abandonne son mandat car il estime que « *le laboratoire de la volonté commune* » est devenu « *un simple lieu d'arbitrage entre intérêts nationaux.* » L'unité lui apparaît plus comme le résultat insatisfaisant d'un montage laborieux que comme la concrétisation d'un désir partagé. Ce sont bien les deux sens que repère déjà Aristote.

⁴⁰ *Critique de la raison pure* ; II, chap II, deuxième section. Puf p. 543. Notons que les derniers mots de Febvre sont pour citer un poème de Péguy : « La petite espérance. »

⁴¹ Karlheinz STIERLE ; *Le roman, une dimension de l'Europe littéraire* ; dans *L'Identité littéraire de L'Europe*, p.45. Vrin